

Trois morts illustres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **30 (1885)**

Heft 7

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Trois morts illustres.

La mort ne se lasse pas de frapper le monde militaire de France et d'Allemagne.

En France, après Chanzy c'est Courbet.

En Allemagne, c'est le prince Frédéric-Charles et le maréchal Manteuffel, les deux plus grands capitaines de l'Empire.

* * *

Le vice-amiral *Courbet* a succombé le 11 juin dans les mers de la Chine, à Maxung, à bord du *Bayard*, à une maladie dont le télégraphe n'avait jusqu'ici que vaguement parlé.

Le vice-amiral Courbet avait dans la marine une grande autorité. Tous les rapports du Tonkin, qui fourmillent de plaintes contre tant d'autres officiers, surtout de l'armée de terre, étaient unanimes à proclamer que le vaillant chef de la flotte française était adoré de tous ses équipages et de tous ses subordonnés.

Ses exploits avaient été salués avec enthousiasme en France. Ils étaient marqués au coin d'une hardiesse et d'une prudence rares. Le passage des passes de Fou-Tcheou au milieu des forts chinois, armés de canons Krupp de gros calibre, la destruction en quelques minutes de la flotte céleste, les cuirassés ennemis coulés chez eux au milieu de la nuit dans la rade de Sheipoo, par les torpilleurs français, tous ces faits de guerre avaient parlé aux imaginations et flatté délicieusement la fibre nationale.

« La France, dit un journal de Paris, a été si abaissée au point de vue militaire en 1870 et 1871, que ces exploits lointains, dénotant chez ses enfants tant d'esprit de sacrifice, tant de bravoure et tant de science de la guerre devaient faire une impression immense et élever immédiatement un piédestal à l'homme qui y avait présidé. L'amiral Courbet avait promptement acquis un grand prestige. Sa photographie était à toutes les vitrines. Son nom venait sur toutes les lèvres quand on parlait de l'avenir et des espérances auxquels bien peu de Français ont renoncé. »

Le vice-amiral Courbet était né le 28 juin 1827, à Abbeville.

En 1847 il entra à l'École polytechnique et deux ans après il en sortait comme aspirant de marine. Il fut nommé enseigne de vaisseau le 1^{er} décembre 1852 ; puis lieutenant, le 29 novembre 1856.

En cette qualité il resta trois ans, de 1859 à 1861, sur le vaisseau-école *le Montebello*, où l'on faisait des expériences comparatives sur les différents canons en usage dans la marine. Il fut nommé, en 1860, rapporteur de la commission d'artillerie établie sur ce vaisseau.

Quelque temps après, il passa à la division du Levant. C'est à cette époque que le contre-amiral de Dompierre d'Hornoy eut l'occasion de l'apprécier. La connaissance se fit à l'île de Rhodes ; le bâtiment où Courbet se trouvait avait été jeté à la côte par un ouragan. Il fit preuve, dans ces circonstances, d'un tel sang-froid et d'une telle énergie, que le commandant en chef de la station du Levant le distingua et ne l'oublia plus. Il le fit proposer pour capitaine de frégate, et Courbet fut promu le 14 août 1865 ; il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 octobre 1857.

Lorsque le contre-amiral d'Hornoy fut chargé du commandement d'une division navale cuirassée, réunie à Cherbourg, il prit immédiatement le commandant Courbet en qualité de chef d'état-major.

Promu le 30 décembre 1868 officier de la Légion d'honneur, Courbet resta aux Antilles pendant la durée de la campagne 1870-1871, à laquelle il demanda vainement à prendre part.

Le premier soin de l'amiral d'Hornoy en arrivant au ministère, fut de nommer capitaine de vaisseau son ancien chef d'état-major (11 août 1873). Celui-ci rentra aussitôt en France, arriva à Paris et reçut, peu de temps après, le commandement du cuirassé de premier ordre, la *Savoie*.

L'amiral Cloué, auprès duquel il avait fait, en 1877, une campagne dans l'escadre d'évolutions, demanda pour lui la cravate de commandeur, que Courbet obtint le 23 juillet 1879 ; puis il le fit porter au tableau d'avancement.

Le commandant était, à ce moment, en route pour la Nouvelle-Calédonie, dont il venait d'être nommé gouverneur ; il était à peine débarqué à Nouméa que son brevet de contre-amiral lui arrivait le 18 septembre 1880.

En 1883, Courbet commandait la division d'expériences qui fut constituée pour étudier les nouveaux types de bâtiments. Bientôt il était appelé au commandement de la division navale du Tonkin.

Dans les premiers jours de juillet il arrivait au Tonkin. Il prépara aussitôt une action contre Hué, et le 15 août il enlevait les forts de Thuan-An.

Quelques temps après il prit le commandement des forces du Tonkin et s'empara de Son-Tay, victoire qui lui valut la plaque de grand officier.

Il remit ses pouvoirs, au mois de février 1884, au général Millot, prenant à bord du *Bayard* le commandement de toutes les forces navales avec le grade de vice-amiral, auquel il fut promu le 1^{er} mars.

Au mois d'août suivant, il détruisait la flotte chinoise dans la rivière du Min, ainsi que l'arsenal de Fou-Tcheou ; puis, ensuite, il fut chargé du blocus de l'île Formose.

Enfin deux jours avant la signature des préliminaires de paix, il s'empara des îles Pescadores.

L'amiral Courbet était grand officier de la Légion d'honneur, médaillé militaire et officier de l'Instruction publique.

Ajoutons, pour être impartial, que d'après des lettres critiques de l'amiral Courbet, qui viennent d'être publiées, son esprit de discipline laissait beaucoup à désirer.

*
* *

Le même jour l'Allemagne apprenait aussi la perte de l'un de ses plus illustres hommes de guerre, le prince *Frédéric-Charles*, mort subitement dans un rendez-vous de chasse à la suite d'une attaque d'apoplexie.

Il était né en 1828 et avait fait ses premières armes en 1848 contre le Danemarck et en 1849 contre les républicains badois.

La campagne de 1864 le trouva général. Il commanda le corps d'armée prussien sous les ordres supérieurs du maréchal Wrangel. Il se distingua au passage du Schlei et à Duppel, ainsi que par de pompeuses proclamations, dont celle du « canonier de Missunde », restée célèbre, et fut nommé généralissime des forces austro-prussiennes contre le Danemarck.

L'inique guerre dans laquelle ce petit pays fut écrasé par deux des plus grandes puissances de l'Europe se termina sous ses ordres.

En 1866 il commandait de nouveau une armée, la première, composée de trois corps d'armée et prit une part décisive à la bataille de Sadowa, perdue par le général Benédek pour s'être trop confié dans l'appui des places de Josephstadt et de Königgrätz.

En 1870 sa réputation d'homme de guerre était faite. Il fut mis à la tête de la deuxième armée forte de 150,000 hommes, pénétra en France entre Sierk et Thionville, et opérant de concert avec Steinmetz, il gagna contre Bazaine les grandes batailles de Borny (14 août), Mars-la-Tour (16 août) et Gravelotte (18 août), à la suite desquelles la principale armée française fut bloquée dans Metz.

Le prince Frédéric-Charles reçut l'ordre de maintenir les cinq corps de Bazaine dans cette situation, tandis que les armées du prince de Saxe et du prince royal marchaient contre l'armée formée à Châlons par Mac-Mahon.

Pendant qu'avait lieu la bataille de Sedan, Bazaine tenta de rompre les lignes allemandes le 31 août et le 1^{er} septembre ; il fut repoussé par Frédéric-Charles qui avait réuni à son commandement celui de Steinmetz, tombé en disgrâce.

Le 27 octobre, après un investissement de soixante-dix jours, Bazaine capitulait avec 163,000 hommes, les meilleurs soldats de la France, rendait Metz qui jamais auparavant n'avait été prise, et livrait aux vainqueurs un immense matériel de guerre.

Le roi de Prusse à la nouvelle de cette capitulation sans précédents dans l'histoire, éleva son neveu à la dignité de maréchal.

L'armée de Frédéric-Charles, devenue disponible, allait livrer de nouveaux combats. Près d'Orléans, le général Aurelle de Palladines venait de rappeler la victoire sous les drapeaux français. A Coulmiers, il avait battu le général von der Tann et menaçait l'armée allemande, qui faisait le siège de Paris.

Frédéric-Charles se dirigea à travers la France à marche forcée contre l'armée de la Loire avec 200,000 hommes, battit Aurelle de Palladines à Neuville, à Patay, à Beaune-la-Rolande et à Orléans, reprit cette ville et coupa en deux tronçons l'armée de la Loire.

Puis il combattit Chanzy, reculant pied à pied par Vendôme et Beaugency, et finit par battre le valeureux général à la grande bataille du Mans, le 11 janvier 1871.

Ce sont là, certes, de glorieux états de services. Il n'est pas exagéré de dire qu'avec Frédéric-Charles de Hohenzollern disparaît un des plus grands capitaines de ce temps. Lui et Manteuffel, après Vogel de Falkenstein en 1866, sont les seuls généraux prussiens qui aient su sortir de la routine des offensives enveloppantes, mises à la mode par les succès de M. de Moltke, mais si bien châtiées à Austerlitz et à Rivoli par Napoléon I^{er}. C'est que le prince Frédéric-Charles était non-seulement un brave et vaillant hussard, mais aussi un érudit, un bon « tacticien de cabinet ». Il laisse plusieurs opuscules qui ont de la valeur, notamment une brochure sur « l'art de combattre l'armée française » publiée en 1859-60, en allemand et en français, qui aurait dû être mieux méditée par nos voisins de l'Ouest.

* * *

Le *maréchal Manteuffel*, un des plus habiles stratéges allemands, est décédé le 17 juin à Carlsbad d'une congestion pulmonaire. Il était né en 1809.

Jusqu'en 1866 sa carrière militaire ne présente rien de saillant. Cette année-là il commanda une division du 7^e corps d'armée prussien qui, sous les ordres du général Vogel de Falkenstein, occupa une partie du Hanovre, et il coopéra aux manœuvres qui eurent pour résultat le cernement et le désarmement des troupes hano-vriennes.

Quand le général Vogel de Falkenstein fut nommé gouverneur prussien en Bohême, Manteuffel prit le commandement en chef de l'armée du Mein, et il opéra très habilement et victorieusement contre les troupes des Etats du Sud de l'Allemagne, avec le concours de la 2^e armée de réserve sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin. Il sut garder les lignes intérieures et profiter de leurs propriétés contre ses deux adversaires séparés, comme le fit Bonaparte en 1796 et en 1814.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, il fut nommé général commandant le 1^{er} corps d'armée. Placé dans la première armée sous les ordres de Steinmetz, il la rejoignit devant Metz le 14 août ; pendant le blocus de Metz, il couvrit les abords de cette forteresse à l'Est, et il repoussa la sortie de Bazaine, à Noisseville, sans trop de peine d'ailleurs, vu les étranges dispositions prises, pour cette affaire, par l'état-major français.

Après la capitulation de Metz, il commanda en chef la première armée, avec laquelle il marcha par Reims sur Compiègne, de là sur Amiens, et rejeta les troupes françaises au-delà de la Somme, sur Arras.

Le 5 décembre il occupait Rouen, le 23 et le 24, il repoussait le général Faidherbe, puis il le battait le 2 et le 3 janvier à Bapaume d'une manière décisive.

Nommé alors commandant en chef de l'armée allemande du Sud, il traversa avec 45,000 hommes, à la hâte, la Côte-d'Or et le Jura couvert de neige, coupa à l'armée du général Bourbaki toutes ses lignes de retraite sur Lyon et, après un combat à Pontarlier, la rejeta en grande partie sur notre territoire, la place de Besançon, pas plus que les forts de Montbéliard et de Jougne, n'ayant réussi à sauver cette armée du mauvais pas où elle s'était placée par une ligne d'opérations archi-vicieuse, c'est-à-dire aussi extérieure que possible et longeant la frontière. De même que Mac-Mahon s'était laissé enchaîner aux murailles de Mézières-Sedan et acculer à la frontière belge, pour délivrer une autre place frontière, Metz, plus fatale à la France que six armées ennemies, ainsi Bourbaki, pour aller délivrer le célèbre « fort d'arrêt » de Belfort, se jette dans une nasse inévitable, d'où ses débris ne purent sortir qu'en subissant la loi du vainqueur.

Manteuffel sut habilement profiter de cette faute de ses adversaires, et en a recueilli une gloire méritée.

Il fut décoré de la grande croix de la Croix de fer, et commanda, à partir du 21 juin 1871, toutes les troupes allemandes restées sur le territoire français, avec quartier-général à Nancy.

Il fut promu en 1873 au grade de maréchal.

Investi par la confiance de l'empereur des difficiles et délicates fonctions de gouverneur de l'Alsace-Lorraine, constituée en province de l'empire, il avait signalé les débuts de son administration par une politique conciliante, à laquelle il se vit plus tard dans l'obligation de renoncer en présence de l'attitude de la majorité des habitants de ces contrées, que le sort des batailles avait fait tomber entre les mains de l'Allemagne.
